



De l'angoisse métasexuelle dans *La Prisonnière* de Marcel Proust

Metasexual anxiety in *The Prisoner* by Marcel Proust

Axel Richard EBA¹

Université Alassane Ouattara | Côte d'Ivoire
ebaaxelrichard@gmail.com

Résumé : Au centre de *La Prisonnière*, la sexualité se pratique en acte sublimé, en pensée allusive et en discours imaginaire. Il convient de parler, dans ces cas précis, d'une métasexualité. Ce concept en filigrane de la métapsychologie et partant, de l'égosymphorie apparaît indirectement dans les recherches psychanalytiques tout en méritant une mise en évidence romanesque au prisme du phénomène de l'angoisse. Justement, la métasexualité a posé, avec Marcel Proust, le débat autour des identités sexuelles et des relations toxiques. Dans le roman de cet écrivain français, le langage inhabituel des corps, des gestes et des discours sensuels est traversé par les signes d'une angoisse profonde montrant la soumission de l'ethos masculin en face du corps sexué féminin.

Mots-clés : Angoisse, Métasexualité, Métapsychologie, Amour toxique, Identité sexuelle

Abstract: In *The Prisoner*, sexuality is practiced in sublimated act, in allusive thought and in imaginative discourse. It is appropriate to speak, in these specific cases, of metasexuality. This implicit concept of metapsychology and therefore of egosymphory appears indirectly in psychoanalytic research while deserving a romantic highlighting through the prism of the phenomenon of anxiety. Precisely, metasexuality poses, with Marcel Proust, the debate around sexual identities and toxic relationships. In this French writer's novel, the unusual language of bodies, gestures and sensual speeches is crossed by signs of deep anguish showing the submission of the male ethos in the face of the female sexual body.

Keywords: Anxiety, Metasexuality, Metapsychology, Toxic love, Sexual identity.



L'enjeu de cet article veut être une explication de l'angoisse métasexuelle en faisant l'effort d'en présenter les signes et les symptômes à travers la pratique romanesque de Marcel Proust. Il est possible d'entamer cette contribution en proposant une histoire de la sexualité. Cette approche nous intéresse peu lorsque l'on constate que les travaux anthropologiques ou même philosophiques sur la question se résument en grande majorité à des analyses de pratiques physiologiques naturelles et innovantes ou des commentaires de discours normatifs ou décadents sur la sexualité. Les tomes proposés par

¹ Auteur correspondant : AXEL RICHARD EBA | ebaaxelrichard@gmail.com

Michel Foucault (1976) sur cette question nous réconfortent dans notre position d'éluder l'histoire au profit de la caractérisation de la sexualité en allant à l'essentiel. Il importe de signaler avec Robert Courtois qu'il en existe, essentiellement, trois formes.

La première relative à la sexualité biologique fait référence aux organes génitaux rentrant en contact pour la reproduction de l'espèce humaine. Il s'agit là d'un besoin tout aussi naturel que ceux de la faim, la soif ou du sommeil. Poursuivant la réflexion, la sexualité éthologique, en deuxième position, se rapporte aux filiations sociales, surtout à la relation instinctive liant la mère à l'enfant ; lequel construit son image sociale et son affirmation de soi par rapport à l'attachement ou au détachement maternel. En de telles circonstances, la sexualité materno-infantile est un ensemble de besoins innés² à satisfaire chez l'enfant pour faire de lui un adulte équilibré. La troisième forme de sexualité est anthropologique. Elle est l'expression des lois symboliques et décisions réglementaires qui organisent la pratique sexuelle : les exemples du mariage, de l'interdiction de l'inceste, de la pédophilie, etc. À ce niveau, la sexualité se loge dans les décisions de régulation que dans l'explosion des pulsions (Courtois, 1998 : 614). Depuis cette catégorisation, d'autres formes de sexualité ont été formulées en objets d'étude avec de nouvelles orientations sexuelles telles que l'homosexualité, l'intersexualité et l'asexualité. Elles prennent place tantôt dans l'une des trois catégories selon les pratiques, les interdictions ou les enjeux. Le détour typologique de la sexualité qui vient d'être fait est, en réalité, l'assise qui crée un amas d'observations rentables à la conceptualisation de la métasexualité. L'idée de cette forme sexuelle est venue de la lecture combinée de trois ouvrages, à savoir *Métapsychologie* (Freud, 1940), *Physionomie et Caractère* (Baud, 1947) et *La Prisonnière* (Proust, 1984). À l'analyse du roman de Marcel Proust, plusieurs conceptions font admettre le poids des sentiments et des indécisions. Avant de dire ce qu'il en est, il est utile de rappeler que l'œuvre-corpus est l'histoire d'une jalousie amoureuse qui pousse le narrateur à faire de sa bien-aimée, Albertine Simonet, une captive, voire la prisonnière de ses désirs et la responsable de ses angoisses. Au-delà de cet aspect essentiel de l'intrigue, Marie Cécile Bouguia Fodjo (2022 : 292) soutient que l'amour du narrateur proustien se dissémine dans la séquestration, l'exclusion et la rupture. La parole romanesque de celui-ci donne une intonation à « la jalousie morbide » qui active l'anxiété sentimentale et sociale du personnage.

Le rappel de ces idées élémentaires conduit à la pensée générale de Thomas Carrier-Lafleur (2011 : 143) faisant savoir que les lois de l'amour dans les romans de Marcel Proust fixent les règles d'une vie d'échec, de rupture et de déception. Sachant que « l'amour n'est possible qu'en l'absence de danger, d'angoisse, d'anxiété, de stress, d'inquiétude » (Brenot, 2008 : 146), au cœur de *La Prisonnière*, l'amour est impossible en raison même de ces facteurs mentionnés. Ils ont un impact sur la psychologie, et par ricochet sur les actes affectifs du personnage principal du roman.

En cherchant à comprendre le comportement anxiogène du narrateur, qui dilate la relation amoureuse en une toxicité affective, nous nous sommes rendu compte que le récit fait cas de ce que Sigmund Freud appelle l'hystérie d'angoisse et Francis Baud l'égosymphorie. Les deux théories sont des valeurs explicatives de la métasexualité que pratique le narrateur prisonnier de ses propres sentiments, sensations et émotions.

1. Angoisse, égosymphorie et métasexualité

² Allaitement, attachement, soin corporel, éducation, etc.

1.1. Angoisse égosphorique

Dans *La Prisonnière*, Marcel Proust a communiqué au monde une vision de l'angoisse en mettant en situation un narrateur taraudé par des pensées anxiogènes. C'est comme si Proust avait mis en récit une histoire qui corrobore les découvertes de S. Freud, psychanalyste et F. Baud, physiologiste. Le lien entre les deux formes explicatives de l'angoisse proustienne se manifeste dans la vision heideggérienne que le roman adopte. Autrement dit, l'angoisse du narrateur proustien est celle qui le motive à une enquête sur soi pour la réconciliation de son être avec son temps, voire avec son évolution psychosociale (Koffi, 2013 : 76). Et par son psychodrame, le narrateur offre des éléments existentiels et fictionnels de compréhension à l'angoisse générative qui caractérise l'humanité en sa génétique, sa mémoire et ses pratiques de conditionnement de l'enfant. En effet, l'adulte souffrant de crise d'angoisse n'en connaît pas la cause puisque celle-ci se trouve dans l'enfance et surtout dans les tiroirs de la mémoire évanouie avec le temps (Freud, 1940 : 90). La période infantile est, pour Freud, la source de l'escalade du niveau d'angoisse chez le sujet angoissé, et limité par sa phobie.

Le psychanalyste parle d'objet refoulé dans l'inconscient, Proust (1984 : 172), lui, évoque l'âme infantile : « l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent nous jeter à poignée leurs richesses et leurs mauvais sorts ». Pour le dire autrement avec Christian Jeanclaude (2016 : 22), « une fois fixé dans l'inconscient de l'enfant, le traumatisme agirait alors à retardement au moment de la poussée sexuelle prépubertaire en déclenchant une hystérie ». Chez M. Proust, l'objet refoulé est activateur soit d'une faiblesse de caractère soit d'une agressivité dans la manifestation de ce caractère. Les deux versants déterminent la nature de la personnalité du narrateur. Son conditionnement infantile joue sur la qualité de ses relations amoureuses vu qu'il est en quête d'un état qui n'est plus et qui ne sera jamais. Il recherche en ses compagnes l'attention maternelle, matérialisée par des routines de vie telle que le baiser du soir qu'il recevait étant enfant avant d'aller dormir seul dans sa chambre : un lieu qui éveille en lui toute sorte d'angoisse liée à la solitude, au rejet, à la claustration, à la réclusion quotidienne. Il n'apprécie pas ses compagnes pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles doivent combler en incarnant un idéal féminin à l'image de la représentation mentale de sa mère qu'il a conçue depuis son enfance. Avec Albertine Simonet, le cycle de vie en commun est traversé par des variations d'humeur, allant du doute à l'angoisse en passant par le mépris. Un passage met en situation la tendance du narrateur proustien à fonder ses amours sur ses instabilités émotionnelles et ses tourments personnels :

N'importe, j'étais bien heureux, l'après-midi finissant, que ne tardât pas l'heure où j'allais pouvoir demander à la présence d'Albertine l'apaisement dont j'avais besoin. Malheureusement, la soirée qui vint fut une de celles où cet apaisement ne m'était pas apporté, où le baiser qu'Albertine me donnerait en me quittant, bien différent du baiser habituel, ne me calmerait pas plus qu'autrefois celui de ma mère quand elle était fâchée, et où je n'osais pas la rappeler, mais où je sentais que je ne pourrais pas m'endormir (Proust, 1984 : 181).

La particularité de l'angoisse, c'est qu'elle survient par anticipation sans que l'objet angoissant ne soit présent (Favez-Boutonier, 1963 : 10). Le cas est particulier chez Marcel. Le narrateur présente une fragilité mentale. Les marques d'affection et de tendresse accordées à l'enfant qu'il fut ont forgé en lui des névroses prises, ici, comme le conflit que ressent le narrateur entre le désir de revoir la perfection maternelle et le devoir

d'accepter l'imperfection charnelle. Le sujet avoue indirectement que durant l'enfance, il n'a pas appris à surpasser ses angoisses par ses propres moyens. Au contraire, dans les périodes délicates où l'enfant devrait renforcer son mental en face des refus catégoriques et des rejets parentaux de circonstance, l'enfant a reçu les attentions nécessaires à lui faire croire que la dissipation de ses humeurs passe par la réception de tendresse. Dans le subconscient de l'adulte qu'il est devenu, il demeure l'idée que la tendresse s'acquiert dans les moments de détresse. Cet état psychologique qui provient du conditionnement infantile révèle que le processus de récompense de l'enfant a été biaisé : les marques d'amour lui ont été plus offertes dans ses moments de pleurs que pendant ses périodes de joie. Alors, il est tout à fait naturel pour l'individu qui a grandi dans un tel contexte d'éducation de croire contrôler les autres par la satisfaction de ses défauts. L'effet pervers d'une telle attitude s'observe dans la pérennité de l'angoisse chez l'adulte resté un enfant dans son for intérieur. Celui-ci est soumis au diktat de ses incohérences émotionnelles, de ses attentes exponentielles et de ses désirs violents de satisfaction immédiate de ses demandes.

Dans la relation amoureuse avec Albertine, Marcel ressent un manque d'amour renforcé avec le temps et l'ignorance de ses besoins affectifs à combler. Les traits de personnalité du narrateur, trouvant leurs sources pulsionnelles dans des facteurs inconscients, ont un impact sur sa sexualité. Tantôt il adopte l'agressivité comme mode de satisfaction de ses désirs sexuels, tantôt il est dans la sublimation du corps sexuel qui éveille en lui une surimpression érotique. Dans les cas où se manifeste une forme d'agression sexuelle, le narrateur est dans la considération pure d'Albertine comme un "objet de plaisir", voire un être-là pour la satisfaction de ses besoins et qui ne doit obéir qu'à ses exigences :

Avant qu'Albertine m'eût obéi et eût enlevé ses souliers, j'entrouvrais sa chemise. Les deux petits seins haut remontés étaient si ronds qu'ils avaient moins l'air de faire partie intégrante de son corps que d'y avoir mûri comme deux fruits ; et son ventre (dissimulant la place qui chez l'homme s'enlaidit comme du crampon resté fiché dans une statue descellée) se refermait, à la jonction des cuisses, par deux valves d'une courbe aussi assoupie, aussi reposante, aussi claustrale que celle de l'horizon quand le soleil a disparu. Elle ôtait ses souliers, se couchait près de moi (Proust, 1984 : 172).

Le fragment décrit une expérience dans laquelle « l'égosymphorie » s'exprime. Entendons par-là, « l'affirmation de soi » (Baud, 1947 : 49) que manifeste le narrateur. Il présente une action érotique entre Albertine et lui. Par sa fougue à lui ôter ses habits, il découvre la beauté des zones érogènes du corps de sa compagne. Étant dans la fleur de l'âge, elle dégage une fraîcheur caractérisant la beauté physique d'Albertine. La mise en abyme de la réflexion parenthétique démontre un idéal de la femme et un mépris de l'homme. L'organe de reproduction masculin lui inspire la laideur. C'est comme une honte du corps qui suscite en lui une perturbation. Autrement dit, il apprécie la nudité féminine et déprécie celle relative à la masculinité. Il y a un auto-refoulement de la virilité et une autocensure à la pénétration. De ce mode de réflexion, Marcel a l'impression de faire descendre de son piédestal de beauté la femme en procédant à une copulation. Il se crée alors une impuissance dans l'esprit le poussant à pratiquer la métasexualité.

Le narrateur satisfait sa libido par le voyeurisme. À travers la sensation scopique, la sexualité se transporte dans l'imagination et devient, par ce procédé, un moyen de sublimation de l'acte.

1.2. Métasexualité somatique

Lorsque le sujet-narrateur associe dans la topique de son inconscient, le corps d'Albertine à celui de sa Mère, il décide implicitement d'affronter la sexualité que par des détours métaphoriques ou métalinguistiques. La métaphore proustienne est orientée sur deux aspects, à savoir sur le signifié par la circonlocution des phrases et sur le signifiant par la virtualisation des images sexuelles (Abad Torres, 2008 : 153) comme le justifie cette déclaration :

Ô grandes attitudes de l'Homme et de la Femme où cherche à se joindre, dans l'innocence des premiers jours et avec l'humilité de l'argile, ce que la Création a séparé, où Ève est étonnée et soumise devant l'Homme au côté de qui elle s'éveille, comme lui-même, encore seul, devant Dieu qui l'a formé (Proust, 1984 : 173).

Le narrateur fait le procès de son intimité en faisant référence à la genèse du péché originel. Il se représente le sexe non plus par l'innocence, mais par le jugement du mal qui découle de l'acte défendu. La sexualité brute est donc une épreuve angoissante et difficile à supporter quand il faut soutenir le regard d'Albertine et le jugement inquisiteur de sa personne et de sa performance.

La voie de la métasexualité est dès lors moins stressante. Le passage, dans *La Prisonnière*, où le narrateur apprécie rêvasser sur le corps d'Albertine pendant qu'elle dort est une illustration de la métasexualité :

En la tenant sous mon regard, dans mes mains, j'avais cette impression de la posséder tout entière que je n'avais pas quand elle était réveillée. Sa vie m'était soumise, exhalait vers moi son léger souffle. J'écoutais cette murmurante émanation mystérieuse, douce comme un zéphir marin, féérique comme ce clair de lune, qu'était son sommeil. Tant qu'il persistait je pouvais rêver à elle et pourtant la regarder, et quand ce sommeil devenait plus profond, la toucher, l'embrasser (Proust, 1984 : 163).

En plus du critère de la métaphore pour exprimer l'acte sexuel, la métasexualité répond à l'usage du métalangage pour décrire des réalités imaginaires prenant appui sur une réalité déformée par les angoisses internes au personnage. Il effectue des commentaires par la comparaison du corps d'Albertine à des fresques artistiques « de Benozzo Gozzoli » (Proust, 1984, 162), peintre italien de l'école florentine. Cette mise en forme du discours explicite la tendance du narrateur à vouloir dépouiller Albertine de ses attributs humains pour des traits angéliques. Le narrateur avoue cette intention d'une certaine manière : « en fermant les yeux, en perdant la conscience, Albertine avait dépouillé, l'un après l'autre, ses différents caractères d'humanité qui m'avaient déçu depuis le jour où j'avais fait sa connaissance » (Proust, 1984 : 162). Le fait de nier les caractères humains en la personne d'Albertine est la cause de l'angoisse existentielle du narrateur. Il vit dans le désespoir, car la perfection d'Albertine n'est apte à durer le temps d'un sommeil. À son réveil et en certaines positions de profil, tous les défauts de personnalité dont elle fait preuve l'éloignent de l'idéal de beauté qu'il voit en elle. Il s'agit de « la méchanceté, l'âpreté au gain, la fourberie d'une espionne, dont la présence chez moi m'eût fait horreur et qui semblait démasquée par ces profils-là. Aussitôt je prenais la figure d'Albertine dans mes mains et je la remplaçais de face » (Proust, 1984 : 173).

La substitution de la mère par Albertine provoque, chez le narrateur, un trouble identitaire. Il extériorise des tendances perverses pour favoriser son équilibre

psychologique. Impressionné par les caractères physiques d'Albertine, le narrateur ne se sent dominateur que pendant le sommeil de sa bien-aimée. Il profite de ces moments pour lui faire des attouchements sans le consentement de celle-ci. Le sujet-narrateur édulcore son manque de charisme naturel par un métalangage qui le rend esthète et non profiteur du corps de sa bien-aimée. Il assume l'idée de vivre sa sexualité par la pensée au lieu de la réaliser par les actes : « Par là son sommeil réalisait dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour ; seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédais pas. Présente, je lui parlais, mais étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser » (Proust, 1984 : 162).

Un tel état d'esprit génère une toxicité dans la relation amoureuse du narrateur. Il se crée un enfer émotionnel dans lequel il plonge Albertine. Quand elle n'est pas à ses côtés, il l'imagine, quand elle est endormie, il la contemple, quand elle s'éveille, il la déteste. Marcel recherche la possibilité de l'amour en étant prisonnier de ses attentes et de son inconscient. Il développe une angoisse métasexuelle dont les signes et symptômes positionnent cette affection au rang de névrose.

2. Signes, symptômes et névroses

2.1. Signes névrotiques de l'angoisse métasexuelle

L'expression des signes et symptômes de la névrose métasexuelle passe nécessairement par un approfondissement de la question de l'angoisse. Nous avons vu qu'il s'agit d'une pathologie mentale dont les causes semblent diffuses dans l'inconscient, celles-ci prenant leur source dans l'enfance du sujet angoissé. Il s'avère avec Soeren Kierkegaard qu'un certain type de personnalité est favorable à manifester la pathologie de l'angoisse. Il s'agit, pour lui, de « l'esprit rêveur » (Kierkegaard, 1935 : 32). Les prédispositions de la personne qui rêve à sa vie, qui rêve à son passé, en un mot qui utilise sa mémoire pour s'observer dans le présent et se projeter dans l'avenir, font de celle-ci une personnalité apte à être traversée par les spasmes sporadiques ou chroniques de l'angoisse.

Lorsque l'angoisse se manifeste une fois en passant, elle est dite naturelle puisqu'il s'agit d'une réaction normale du corps en face d'un danger potentiel ou avéré. Cependant, il existe en l'esprit rêveur la tendance à inscrire la sensation d'angoisse comme un mode de vie ou un mode de penser la vie. Alors, le sujet dont on parle se conditionne à vivre selon les idées dominantes de l'« angoisse métaphysique » (Genuist, 1965 : 16). Pour le dire autrement, le sujet est angoissé par le fait qu'il y a impossibilité à accorder une valeur idéale à la précarité de la réalité. Il rêve alors ses envies et se déçoit de la vie. Tel est le cas du narrateur-Marcel qui a du mal à se détacher de ses conceptions idéalistes sur l'être-là. Ainsi est-il favorable à la déception de ses attentes de beauté, de bonheur et de bonté en la personne d'Albertine. Par le récit qu'il fait de sa relation tumultueuse avec cette dernière, le narrateur confirme le diagnostic de l'angoisse métasexuelle se révélant par les « traces de désir sexuel œdipien, d'hostilité, de culpabilité et de peur » (Le Guen, 1991 : 146). Cependant, il convient d'ajouter que les attitudes décrites par le personnage-locuteur mettent en surbrillance les signes et symptômes de l'angoisse métasexuelle, c'est-à-dire la pratique sexuelle relevant de la sublimation au détriment de la copulation. Pour les apprécier, il faut suivre Francis Baud (1947 : 51-52) dans son raisonnement sur les différentes formes de personnalité sociale :

Dans un milieu qui lui cède facilement, un sujet à forte égossymphorie devient autoritaire ; dans un milieu qui lui est hostile et qu'il ne peut vaincre, il prend l'habitude de rester sur la

défensive ; dans un milieu qui le flatte, qui l'admire, il étale son orgueil ; dans un milieu qui le brime, qui le diminue, il développe ce que les psychanalystes ont appelé un complexe d'infériorité : chaque fois que l'enfant a voulu s'affirmer, il a subi de la part de son entourage une rebuffade, voire une brimade.

La personnalité sociale se construit au plus tôt lorsque l'enfant cherche à produire en famille avant la société une affirmation de soi. La réaction parentale aux différents moments de l'égosymphorie profile la personnalité de l'adulte en devenir. En fonction de ses attitudes sociales, il présente les signes d'angoisse que sont l'autoritarisme, la défensive, la vanité et le complexe d'infériorité. Ces éléments sont empiriques dans l'architecture amoureuse de Marcel. Avoue-t-il quelque part dans son anamnèse : « Dès que je ne trouvais pas Albertine gentille, au lieu de lui dire que j'étais triste, je devenais méchant » (Proust, 1984 : 455). Nous observons là un personnage dont l'égosymphorie dans le couple dépend de la résilience ou de la résistance d'Albertine. Lorsqu'elle est conciliante avec les défauts du narrateur, celui-ci devient autoritaire et méchant. Quand elle adopte une attitude de résistance, il se met sur la défensive vu qu'il ne peut contrôler les actions de sa bien-aimée. Dans les scènes où Albertine loue les qualités intellectuelles du narrateur, il adopte une attitude de vantardise ; et quand enfin, elle symbolise la mère, le narrateur développe un complexe d'infériorité vis-à-vis de celle dont le silence, la beauté et l'attitude lui rappellent la soumission à l'autorité parentale :

Telle était ma réponse ; au milieu des expressions charnelles, on en reconnaîtra d'autres qui étaient propres à ma mère et à ma grand-mère. Car, peu à peu, je ressemblais à tous mes parents, à mon père qui - de tout autre façon que moi sans doute, car si les choses se répètent, c'est avec de grandes variations - s'intéressait si fort au temps qu'il faisait ; et pas seulement à mon père, mais de plus en plus à ma tante Léonie. Sans cela, Albertine n'eût pu être pour moi qu'une raison de sortir, pour ne pas la laisser seule, sans mon contrôle (Proust, 1984 : 171).

Dans les situations classiques de névrose hystérique, c'est-à-dire la peur irrationnelle de ne plus se sentir aimer, le sujet-angoissé cherche à recevoir les attentions nécessaires qui le rassurent dans la compréhension de son importance auprès des siens. Dans les cas graves, le sujet peut inventer des maladies pour qu'une tierce personne s'occupe de lui. L'angoisse métasexuelle conduit essentiellement le narrateur à s'illustrer sur deux voies psychopathologiques. D'une part, il recherche la réincarnation de sa mère dans les actes d'Albertine ; d'autre part, il aligne son comportement social en fonction des attitudes distinctives de chaque membre de sa famille. C'est comme si au moment où doit se manifester la virilité, il invoque l'esprit de son père ; la patience, il la trouve chez sa grand-mère. Pour exprimer sa passion des objets, il pense à sa tante Léonie. La conclusion que l'on pourrait tirer est que le narrateur n'a pas une personnalité particulière. Il vise la conciliation des identités familiales en sa personne. C'est pourquoi il est dénué de charisme lorsqu'il doit soumettre Albertine par son « aura » naturelle qui se forge dans l'adversité, la différenciation et l'affirmation du soi-réel. Pour ne pas perdre sa prestance et son prestige en face de sa bien-aimée, il évite son regard :

Quelquefois j'éteignais la lumière avant qu'elle entrât. C'était dans l'obscurité, à peine guidée par la lumière d'un tison, qu'elle se couchait à mon côté. Mes mains, mes joues seules la reconnaissaient sans que mes yeux la vissent, mes yeux qui souvent avaient peur de la trouver changée. De sorte qu'à la faveur de cet amour aveugle, elle se sentait peut-être baignée de plus de tendresse que d'habitude (Proust, 1984 : 169).

Le narrateur ressent le besoin de ne pas fixer le regard de sa compagne, Albertine Simonet, dans les moments de toute intimité. En privilégiant la pratique des marques de tendresse dans l'obscurité, cela peut inférer l'idée sous-entendu par Michel Foucault concernant la sexualité. Le narrateur, recevant une éducation bourgeoise combinée à ses dispositions génétiques, a développé une personnalité soumise à une éthique de la sexualité faisant de lui un être moral ne sachant pas donner de la force à ses pulsions sexuelles.

2.2. Symptômes névrotiques de l'angoisse métasexuelle

La conduite de sa sexualité avec Albertine est la plus grande angoisse de son existence vu qu'il ne dispose d'aucun modèle à qui se référer en matière de performance sexuelle. Le cadre intime où il doit livrer à sa compagne une virilité d'excitation, il privilégie une vitalité de la réflexion. Le sujet est plus apte à la cogitation qu'à la satisfaction sexuelle. De ce fait, il envenime les symptômes de son angoisse métasexuelle par le manque de confiance en soi et la jalousie malade. Il est pleinement conscient de l'insatisfaction pouvant conduire Albertine à rechercher son plaisir ailleurs avec des personnes plus frivoles qui ne s'imposent pas des barrières mentales en matière de sexualité. Cette idée nourrit, en lui, une attitude névrotique et une tendance à la séquestration pour éviter qu'elle franchisse le pas d'une infidélité non par choix, mais par défaut.

Le narrateur ne peut accepter l'idée que l'infidélité potentielle de sa compagne trouve de la force en sa faiblesse. Il veut donc la retirer du monde des plaisirs : « Je me connaissais sans doute bien mal alors, car mon plaisir d'avoir Albertine à demeure chez moi était beaucoup moins un plaisir positif que celui d'avoir retiré du monde où chacun pouvait la goûter à son tour, la jeune fille en fleurs qui, si du moins elle ne me donnait pas de grande joie, en privait les autres » (Proust, 1984 : 170). Lorsque la jeune fille en fleurs est en promenade, il ressent une angoisse à ne plus la revoir à ses côtés ou l'imaginer dans des bras plus réconfortants :

Même quand je restais à la maison tout l'après-midi, ma pensée la suivait dans sa promenade, décrivait un horizon lointain, bleuâtre, engendrait autour du centre que j'étais une zone mobile d'incertitude et de vague. [...] Mon cœur, depuis que sa plaie se cicatrisait, commençait à ne plus adhérer à celui de mon amie [...] Sans doute, à défaut de moi-même quelque autre serait son époux, et libre, elle aurait peut-être de ces aventures qui me faisaient horreur (Proust, 1984 : 119).

La véritable perturbation de l'esprit ne vient pas des actes mais des idées, des imaginations qui engendrent une détresse émotionnelle qui s'exprime par des complexes camouflés en abus d'autorité, en réaction défensive, en orgueil intellectuel, en manque de vitalité. À force de penser et d'imaginer, d'angoisser, il développe des "plaies au cœur" que la médecine nomme des ulcères. Le narrateur se rend malade dans l'esprit et dans le corps. Il finit par renforcer plusieurs sortes de névroses en sa seule personne. On distingue dans ses énoncés une névrose d'angoisse matérialisée par la peur démesurée de la séparation ; une névrose phobique ressentie dans le fait qu'il a peur que Mlle Verdurin ou un autre rival soit un obstacle l'empêchant de recevoir l'amour d'Albertine ; une névrose obsessionnelle caractérisée par la peur de mal faire une sexualité qu'il finit par ne plus en faire ; une névrose hystérique relative à l'amplification de la peur de ne pas être aimé ou de ne recevoir aucune attention de sa compagne ; et enfin une névrose métasexuelle présente dans le conflit interne entre son existence et son essence, voire entre son éducation normative et ses désirs pulsionnels.

Il finit par avoir une sexualité traumatique qui ne trouve satisfaction que pendant le sommeil d'Albertine :

Alors, sentant que son sommeil était dans son plein, et que je ne me heurterais pas à des écueils de conscience recouverts maintenant par la pleine mer du sommeil profond, délibérément je sautais sans bruit sur le lit, je me couchais au long d'elle, je prenais sa taille d'un de mes bras, je posais mes lèvres sur sa joue et sur son cœur, puis sur toutes les parties de son corps posais ma seule main restée libre, et qui était soulevée aussi comme les perles, par la respiration d'Albertine ; moi-même, j'étais déplacé légèrement par son mouvement régulier. Je m'étais embarqué sur le sommeil d'Albertine (Proust, 1984 : 165).

Le narrateur s'investit dans une activité auto-érotique, et par ricochet dans un cercle vicieux puisqu'il est seul à vivre un plaisir univoque et irréel. Il n'affronte pas ce que lui-même appelle les « écueils de conscience » et privilégie des solutions de fuite en face des procès de la conscience. Le narrateur est alors en situation d'angoisse à tout moment où sa compagne est éveillée, car il n'assume pas les propres défaillances de sa personnalité, et les évite en se créant un complexe de supériorité. Il n'a envisagé aucun changement de sa part, tout en poussant son ex-compagne à des attitudes rédhitoires : « j'avais connu une première Albertine, puis brusquement elle avait été changée en une autre, l'actuelle. Et le changement, je n'en pouvais rendre responsable que moi-même » (Proust, 1984 : 149). En effet, le manque de confiance se muant en angoisse existentielle dispose le narrateur à se préparer mentalement à la rupture que son comportement névrotique va inévitablement provoquer dans sa relation houleuse plutôt qu'amoureuse : « je pouvais par l'imagination la déplacer, l'éloigner de moi, sans souffrir » (Proust, 1984 : 120). Par ses angoisses devenant plus fortes avec le temps, le narrateur a vécu dans l'amour-panique.

En voulant se protéger à l'avance d'une déception amoureuse, il a porté le coup fatal à l'équilibre relationnel entre Albertine et lui. Il développe l'habitude de pratiquer une forme de sadisme et de voyeurisme en compensation de son manque de caractère. Ce sont des stratégies de camouflage qui dénotent d'un stress psychique chez le narrateur. C'est lui qui raconte son récit au sein duquel les digressions, les commentaires, les discours intercalés entre les signes parenthétiques montrent la puissance d'une voix intérieure qui le pousse à l'isolement et à la dérive émotionnelle. Dans une sorte de monologue à constance dialogique, on entend cette « voix dans la tête » qui développe, en lui, des troubles somatiques visibles dans ses insomnies et ses comportements maniaco-dépressifs. Ils se manifestent les jours où Albertine dort à ses côtés :

Là je m'arrêtais, je restais longtemps à regarder le kimono comme j'étais resté longtemps à regarder Albertine. Mais (et peut-être j'ai eu tort) jamais je n'ai touché au kimono, mis ma main dans la poche, regardé les lettres. À la fin, voyant que je ne me déciderais pas, je repartais à pas de loup, revenais près du lit d'Albertine et me remettais à la regarder dormir, elle qui ne me disait rien alors que je voyais sur un bras du fauteuil ce kimono qui peut-être m'eût dit bien des choses. Et de même que des gens louent cent francs par jour une chambre à l'hôtel de Balbec pour respirer l'air de la mer, je trouvais tout naturel de dépenser plus que cela pour elle, puisque j'avais son souffle près de ma joue, dans sa bouche que j'entrouvais sur la mienne, où contre ma langue passait sa vie (Proust, 1984 : 167).

À l'analyse des propos, plusieurs « états timériques » (Le Gall, 1976 : 3) affichent leurs traits inconscients chez le narrateur. Il est anxieux quand Albertine dort à ses côtés. Il est timide en face de la beauté corporelle qu'elle dégage. Il est confus dans ses actes et prises de décision : observer ou profiter. Le point essentiel dans ce contexte névrotique est que

ce genre de scène où l'hésitation semble être une gêne pour le narrateur se réalise à plusieurs endroits que ce soit à son domicile personnel ou à l'hôtel de Balbec.

Indépendamment du lieu, le narrateur montre les signes et les symptômes de l'angoisse métasexuelle. Cela signifie que cette forme pathologique de penser et d'agir est devenue une habitude essentielle de son existence. Dans ce cas précis, Albertine devient comme ce que Céline Masson (2001 : 9) appelle le « pharmakon, à la fois remède et poison » des détentes et crispations émotionnelles du narrateur. Autrement dit, les troubles anxieux font que l'anticipation de la sexualité, voire la relation amoureuse est une épreuve de doute, de crise, de constriction. Le rapport sexuel n'est plus alors copulation et fécondation, il devient imagination et frustration. À la lecture de Proust, on découvre la représentation littéraire de l'angoisse affiliée à l'inhibition psychosomatique, à la perte de virilité et à l'oppression du silence camouflant la panique intérieure. Le narrateur, de par ses réactions et argumentations, devient un sujet clinique à partir duquel il a été possible d'analyser l'angoisse métasexuelle sans omettre l'aspect névrotique du phénomène psychopathologique.

Références bibliographiques

- ABAD TORRES A. A. 2008. « Vers une ontologie du langage », *Revue Alkemie, Métaphore et concept*, N°1, 2008, p.150-157.
- BAUD F. 1947. *Physionomie et caractère*. PUF. Paris.
- BRENOT P. 2008. « Le sexe et l'angoisse » In *Ces peurs qui nous habitent*. Imaginaire & Inconscient. Paris.
- CARRIER-LAFLEUR T. 2011. « Le rôle des déceptions dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Autofiction, crise du sujet et montage identitaire », *Études littéraires*, 42(2), p.139-159 <https://doi.org/10.7202/1011526ar>, Consulté le 10/03/2026.
- COURTOIS R. 1940. « Conceptions et définitions de la sexualité : les différentes approches ». *Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique*. 156 (9), p.613-620.
- FAVEZ-BOUTONIER J. 1963. *L'Angoisse*. PUF. Paris.
- FODJO M. C. B. 2022. « Dualité du confinement et enjeux identitaires dans la fiction littéraire : à propos de La Prisonnière de Marcel Proust », *Revue Akofena*, n°5, vol.2, 2022, p.289-298.
- FOUCAULT M. 1976. *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Gallimard. Paris.
- FREUD S. 1940. *Métapsychologie*. Gallimard. Paris.
- GENUIST P. 1965. *Alain-Fournier face à l'angoisse*. Lettres Modernes. Paris.
- JEANCLAUDE C. 2016. *Freud et la question de l'angoisse*. De Boeck. Bruxelles.
- KIERKEGAARD S. 1935. *Le concept de l'angoisse*, Traduit du Danois par Ferlov et Jean J. Gateau. Gallimard. Paris.
- KOFFI K. A. 2013. « Heidegger et Sartre : quelles conceptions de l'être ? », *Revue Spécialisée en Études Heideggériennes*, n°1, p.71-89.
- LE GALL A. 1976. *L'anxiété et l'angoisse*. PUF. Paris.
- LE GUEN A. 1991. *Angoisse et complexe de castration*, PUF. Paris.
- MASSON C. 2001. *L'angoisse et la création*. L'Harmattan. Paris.
- PROUST M. 1984. *La Prisonnière*. GF Flammarion. Paris.